

# ÉCRIRE À VOIX HAUTE

**ISABELLE FLÜKIGER** L'auteure fribourgeoise part en quête de ses origines dans son cinquième roman. Et remonte le temps de l'histoire roumaine.

MAXIME MAILLARD

**Littérature** ▶ Rue Monbijou à Berne. Isabelle Flükiger nous reçoit chez elle. Son nouveau-né dort dans la pièce d'à côté. On ne peut pas s'empêcher de demander naïvement si le congé maternité laisse du temps pour écrire. «Là c'est vraiment super impossible. Vous êtes arrivé à la fin de la troisième tétée, j'ai l'impression de vivre les seins dehors.» La Fribourgeoise se dit pourtant soulagée que son cinquième roman soit paru début septembre, même si en assurer la promotion n'est pas chose aisée. *Retour dans l'Est*, sorti aux Editions Faim de Siècle, est sans aucun doute le livre où elle se dévoile le plus: elle y assume le «je», les louvolements maternels, le poids d'une histoire familiale compliquée.

Tout de suite, on est happé: «Je m'appelle Isabelle et j'ai peur de l'avion.» C'est simple, ça claqua. Et le reste suit avec un parfum d'évidence, avec une aisance dans l'image qui fait qu'on y est. En l'occurrence en Roumanie, à Bucarest, où la narratrice a voyagé avec sa mère en 2011 sur les traces de ses ancêtres: la grand-mère Olga – dont le père était un tailleur prisé de la place –; le grand-père Rubin, marchand de tissus de son état, la douce Bella ou encore l'oncle Bob, chef du secteur impression au journal communiste *Scinteia*. Tous juifs assimilés, guère pratiquants et bien établis, dont elle sait si peu, à part quelques souvenirs d'enfance en Israël, où la plupart finiront par émigrer après-guerre.

**Mémoire manquante**

«Ma mère ne m'a pas transmis son histoire, ni sa langue, et les raisons de ce manque sont multiples, mais elles sont toutes le

produit d'une autre histoire, celle avec un grand 'H.'» Celle qui, de la fondation de la Grande Roumanie fin 1918 aux délires mégalos de Ceausescu, en passant par les pogroms d'avant-guerre et les manigances de Staline, a saigné la mémoire collective. «Que transmettre quand tout ce qu'on pense d'un pays est négatif?», demande Isabelle Flükiger afin d'éclairer l'attitude de sa mère, arrivée en Suisse à l'âge de 25 ans. «On transmet ce qu'on aime, ce qu'on trouve juste, non?»

La romancière était partie pour comprendre le passé, sonder les lieux: la maison familiale, détruite depuis, l'ancienne rue des cinémas, où sa mère allait avec son père voir des films américains. «Mais pendant le voyage, j'ai eu l'impression qu'on piétinait; je ne recueillais que des bribes du Bucarest d'aujourd'hui, qui ne nous concernait pas.»

**Exil intérieur à Berne**

De retour en Suisse, elle se documente sur le pays de Dracula, transmet ses lectures à sa mère qui commente, relance, découvrant à son tour une histoire dont elle avait elle-même été privée. «Ça a généré du récit.» Mais il faudra du temps pour que cette quête des origines trouve sa forme personnelle assumée, après une tentative de fiction avec Lénine, puis de roman familial trop distancié. «Je me cachais derrière des personnages, c'est toujours un risque de parler de soi», confie celle qui a écrit principalement des œuvres d'imagination jusqu'ici.

Avec son ancrage documentaire et biographique, *Retour dans l'Est* aura nécessité six années de travail, durant lesquelles elle n'a rien pu écrire d'autre. «J'ai tellement tourné autour de ce projet, en essayant de l'éviter, de ne pas trop en



Dans *Retour dans l'Est*, son cinquième roman, Isabelle Flükiger assume la première personne. CHARLY RAPPO

dire... Bon, j'ai quand même eu un premier enfant en 2013, ça rétrécit le temps.»

Sur ces entrefaites arrive son compagnon, Gion Capeder. Bédéiste de métier, c'est lui qui a dessiné la couverture acidulée de *Retour dans l'Est*, et relu toutes les versions du livre. «On est le premier critique de l'autre. S'il n'aime pas, j'efface... Fâchée, mais j'efface», lâche Isabelle.

**«On transmet ce qu'on aime, ce qu'on trouve juste, non?»**

«L'inverse est vrai aussi», assure Gion. L'ancien directeur du Belluard Festival à Fribourg sort ces jours un nouvel album, en allemand. Nous abordons la question des langues. «On est francophones à Berne, notre enfant va dans une crèche où l'on parle suisse allemand, et il nous dit des choses qu'on ne com-

prend pas», plaisante le papa. Ce qui fait réagir sa compagne: «Nous sommes un peu des exilés intérieurs, mais je pense que dans dix ans, nous parviendrons à faire des witz en berinois.»

Etablie dans la capitale fédérale depuis 2012, Isabelle Flükiger travaille à 40 % au Service information des services du parlement, «au cœur de la politique». Un poste qui lui permet d'aménager son emploi du temps, et d'être tous les jours dans le texte». Cette pratique a commencé tôt: elle se souvient avoir écrit, enfant, une histoire de dragons pour Pfister Meubles. Mais c'est un bouquin de René Barjavel, lu vers 15 ans, qui provoque le déclic. *Tarandol*, une histoire d'amour toute simple qui l'avait fait pleurer. «Je m'étais dit, je veux écrire pour engendrer des émotions.»

Paru en 2003, son premier roman *Du ciel au ventre* n'a pas passé inaperçu. Histoire d'une fille qui s'ennuie à Fribourg et

part se prostituer à Paris, il lui a valu d'être invitée à l'émission *Mise au Point*, sur la RTS. Avec à la clé la question embarrassante de la part autobiographique de cette débauche sexuelle. Agée alors de 24 ans, Isabelle Flükiger avait calmement répondu en insistant sur ce qui la distinguait de son héroïne. Aujourd'hui encore, l'incontournable évocation de cet épisode ne l'émeut guère. Selon elle, si on l'a invitée à la télé, «c'est parce que la sortie d'un livre trash en Romandie constituait déjà en soi un sujet de société».

**Rythme et émotion**

Depuis, elle s'est façonné un style alliant fluidité du rythme et puissance visuelle. «Je considère ce que je fais comme une prose poétique. Je ne veux pas de phrase anodine ou moche. Je recherche l'émotion esthétique et des scènes fortes, car il faut donner envie au lecteur d'avancer.» Composés à voix haute – ce qui pose parfois quelques

problèmes en bibliothèque – ses romans ont été plutôt bien accueillis. Certains lui ont même valu des récompenses, dont l'improbable Prix littéraire de la Société centrale canine, obtenu avec *Best-seller* (2011). Roman qui raconte le train-train quotidien d'un couple soudainement bouleversé par l'arrivée d'un chien.

Traduit en allemand en 2013, ce texte la propulse en Autriche et dans différentes cités d'outre-Rhin comme Mannheim, Karlsruhe, Berlin, où elle lit des extraits en public. Une bonne expérience? «C'est très troublant de se lire dans une langue étrangère, je ne sais pas si je le referais, même si je suis plutôt à l'aise en allemand.» En attendant une éventuelle traduction de *Retour dans l'Est*, elle aimerait approfondir la démarche documentaire, avec un nouveau projet d'écriture sur le thème de la migration. I

Isabelle Flükiger, *Retour dans l'Est*, Ed. Faim de siècle, 232 pp.

